

sous furent le bénéfice, puis le bois, puis la sciure. Chaque voyage rapportait son petit salaire ; c'était peu, mais enfin c'était cela. La sueur inondait le front de Laurent, mais son cœur battait d'aise à mesure que s'arrondissaient les flancs de la petite bourse de cuir.

Vers trois heures, on le pria de donner un coup de main pour aider à sortir de l'ornière une voiture chargée de poutres.

Laurent avait une force peu commune ; en se mettant à l'œuvre, ses puissants muscles se roidirent : d'un coup d'épaule il enleva la roue.

— Ouais ! tu n'es pas faible, lui observa quelqu'un ; c'est dommage que tu emploies ta force à relever de la sciure.

— Si j'avais autre chose, je ne ferais pas cela, répondit-il en s'essuyant le visage.

— Allons, lui dit le contre-mâitre, laisse cette besogne à d'autres, et puisque tu n'es pas manchot, prends un bout du manche de cette scie ; toi, l'autre, dit-il à un autre ouvrier, et à vous deux maintenant.

C'était une scie à deux pour les grandes poutres de construction ; il fallait scier le bois dans sa longueur, de haut en bas. Laurent monta sur l'échafaudage, l'autre resta en bas, et tous se mirent en cadence à entamer le tronc dur et poli. Notre homme n'était point novice ; l'ouvrage fut vite et bien fait. On continua ainsi jusqu'à ce que le soleil descendît à l'horizon.

— T'en viens-tu avec nous ? dirent à Laurent quelques ouvriers en quittant le chantier.

Laurent refusa. Presque tous ces hommes, en sortant de l'ouvrage, s'éparpilaient dans les estaminets d'alentour.

Le patron l'appela de la petite cabine où il réglait ses comptes. Sur le comptoir était une pièce de monnaie.

— Tiens, dit-il, voici un quart de journée, tu l'as bien gagné. Reviens demain, je tâcherai de t'incorporer. Tu as l'air d'un brave homme, et tu vas me dire un peu tes affaires en buvant un verre de vin avec moi chez la vendeuse d'en face.

Merci, dit Laurent en prenant son salai-

re ; excusez-moi, mais je m'en vas. Voyez, patron, vous prendrez ça comme vous voudrez, mais je me suis fais une loi, pas pour toujours, mais pour longtemps du moins, de ne plus mettre les pieds dans un cabaret. J'ai mes raisons pour ça ; je vous les dirai un jour. Bonsoir.

Le patron le regarda s'éloigner avec une espèce d'étonnement admiratif. — Allons, allons, se dit-il, ce doit être un brave garçon ; ce serait péché que de ne pas l'occuper. Ah ! si seulement tous ces pendards de par là lui ressemblaient !

Les jours suivants, Laurent revint au chantier ; il y trouvait presque toujours de l'ouvrage, et qu'il fût employé à la tâche ou à la journée, il s'en retournait content chez lui. Quelquefois sa femme lui disait :

— On est venu de chez un tel te commander un meuble, ou bien une devanture, ou bien ceci ou cela pour une construction.

(A suivre)

## L'ÂNE TRANSFIGURÉ

On raconte qu'un individu distrait et naïf marchait tenant à la main la longe de son âne qu'il menait derrière lui. Deux voleurs le virent. L'un dit à l'autre :

— Je me charge d'enlever l'âne de cet homme.

— Comment feras-tu ? demanda son compagnon.

— Suis-moi, dit le premier, je te le ferai voir. Il suivit son camarade. Celui-ci s'approcha de l'âne, qu'il détacha et donna à son compère ; puis, se passant le licou autour de la tête, il se laissa remorquer par l'homme jusqu'à ce qu'il fût certain que son compagnon avait mis l'âne en sûreté. Alors il s'arrêta tout à coup ; le bonhomme tirait toujours, mais la bête rétive ne marchait plus ; le quidam se retourna, et vit avec stupéfaction la longe entourant une tête humaine.

— Qu'es-tu donc ? demanda-t-il.

— Je suis votre âne, répondit le voleur. Mon histoire est bien surprenante. J'ai une mère âgée et dévote ; je vins à elle un jour en état d'ivresse. « Mon fils, me dit-elle, fais pénitence et corrige-toi de cette désobéissance aux pré-